

CHAPITRE II

LES PERSONNAGES ET LEURS BESOINS COMMUNS

Il nous paraît peu probable que la guerre espagnole et l'engagement libre et volontaire de Malraux étudiés dans le chapitre précédent soient gratuits. C'est parce que, premièrement, cette guerre sanglante commande le destin des personnages de l'Espagne tout entière. Elle permet alors au peuple misérable de lutter pour un but, sa liberté. Et cela se fait dans une bataille fraternelle et héroïque. D'ailleurs, ce que Malraux refuse de présenter dans l'Espoir est ce qu'il ne veut pas et ce qu'il n'aime pas. Il n'est pas étonnant alors de voir que les fascistes, adversaires humains des héros, ne soient pas analysés dans les scènes du roman. Malraux n'introduit dans son roman qu'"un héros en qui s'unissent la culture, la lucidité et l'aptitude de l'action."¹ Comme l'univers de l'Espoir est celui des républicains, nous pourrions donc imaginer que la communion révolutionnaire est celle de l'acte viril contre les mêmes menaces, les fascistes bien-sûr, que la fraternité que le héros connaît le lie seulement avec ses camarades de route: les siens. Nous devons donc examiner l'univers des personnages dans le camp républicain et les oppressions qui les menacent afin

¹ Picon, Malraux par lui-même, p. 39.

de découvrir pour quoi tous ont besoin de fraternité.
 Nous verrons que les héros trouvent leur but, leur
 idéal par rapport à cette collectivité révolutionnaire.

2.1 UNIVERS DES PERSONNAGES DANS LE CAMP GOUVERNEMENTALE

L'univers de l'Espoir est l'univers de la guerre, celle qui détruit les routines de la vie quotidienne de l'homme. L'homme affronte alors le danger et la mort qui prospèrent partout. Et il ne s'agit pas ici des grèves ou des révoltes dans une ou deux villes particulières comme dans le cas des Conquérants, mais de la guerre dans le pays tout entier. C'est à Madrid, des la première nuit de guerre, à Barcelone le matin suivant, puis à Medellin et à Tolède. C'est particulièrement à Manzanares dans le deuxième chapitre; c'est à Malaga, à Sierra de Teruel et Gualadajara qui termine le roman. Les lieux de l'action sont partout; aussi les personnages sont-ils nombreux. Il n'y en a pas seulement cinq ou six qui jouent un rôle important comme dans le cas des Conquérants. Cette fois, plus d'une trentaine de révolutionnaires sont mis en scènes dans l'Espoir. Certains sont présents du début à la fin du roman; certains autres n'apparaissent que dans une seule scène mais beaucoup d'entre eux sont présentés dans quelques scènes et disparaissent temporairement du livre pour reparaitre plus tard.



Malraux n'oublie pas de nous indiquer constamment que la guerre est plus importante que les personnages. Elle apparaît comme un animal sauvage toujours prêt à avaler toutes ses victimes. "Je ne crois pas vrai que le romancier doive créer des personnages, affirme ainsi Malraux, il doit créer un monde cohérent et particulier comme tout autre artiste".² Malraux ne crée pas l'oeuvre littéraire à la manière de Balzac, pour qui la description des personnages joue un rôle magistral. Au contraire, non seulement Malraux évite d'évoquer dans son roman les détails physiques des personnages, mais aussi, refuse t-il d'écrire des réflexions intimes et personnelles. On peut dire alors que le fait que l'auteur veuille écarter la vie personnelle de ses personnages signifie qu'il n'en a pas besoin et non pas qu'il n'est pas capable d'en parler. Dans son "monde cohérent et particulier", le monde révolutionnaire, Malraux veut n'introduire que les personnages toujours engagés dans l'action, ses héros ne passent leur temps ni à parler de leur vie privée, ni à s'analyser. Pour eux, le problème qui se pose est de savoir comment ils peuvent lutter contre les tanks et les avions franquistes, contre les armes modernes du xx^e siècle. Mais l'homme en proie à la guerre peut devenir héros dans la mesure où il "engage sa vie pour le salut des hommes."³ Avec ce point de vue, les révolutionnaires

² Ibid., p. 38.

³ Suares, Malraux, celui qui vient, p. 24.

deviennent ainsi des héros, ceux qui s'engagent dans la guerre pour sauver leurs hommes de l'ennemi. Dans l'Espoir, comme on le sait, les personnages sont nombreux et il s'agit de les étudier pour voir l'univers de guerre où habitent des hommes, tous conscients du sort de l'Espagne.

Les personnages de l'Espoir, peuvent être ainsi classés en deux grandes groups : l'univers des héros combattifs et des intellectuels d'une part, l'univers du peuple espagnol d'autre part, celui qui entoure les héros et qui manifeste surtout la volonté de lutter dans la guerre. Mais la masse populaire paraît tout-à-fait différente des héros militaires: elle n'est qu'une masse indifférenciée entrant unanimement dans l'action pour sa libération alors que les héros combattifs sont ceux qui savent organiser l'armée.

Commençons par les héros révolutionnaires. Malraux introduit dans le monde combatif de l'Espoir, un type de "héros communautaires," qui entrent dans l'action non pas parce qu'ils veulent affirmer leur grandeur, mais parce qu'ils veulent lutter pour le sol d'Espagne. Notre tâche est d'étudier alors les révolutionnaires de toutes classes sociales et de différentes nationalités qui unanimement approuvent la lutte pour la communauté et nous verrons qu'il y a chez eux, malgré les différences, des points communs.

Comme la guerre se passe en Espagne, il n'est pas étonnant alors que les patriotes espagnols soient en lutte pour leur pays contre la dictature.

Beaucoup de protagonistes dans l'Espoir, sont ainsi espagnols-Garcia, Manuel, Hernandez, Ximénès, Alvear, Guernico, Moreno, le Négus, Puig-; les héros du roman sont également internationaux. Ils viennent en définitif de nombreux pays: Scali de l'Italie, Magnin de la France, Heinrich de l'Allemagne, House de Grande Bretagne, Golovine de l'U R.S.S, Shade des Etats-Unis. Scali, par exemple, étranger alors au pays pour lequel il offre sa vie, ne lutte pas pour le fascisme italien, pas pour son pays natal mais choisit de défendre la République espagnole. L'univers de l'Espoir est ouvert pour tous ceux qui, quoi qu'ils viennent des pays rivaux de l'Espagne l'Italie, l'Allemagne...- considèrent la dictature fasciste comme adversaire humaine. Les héros sont vraiment internationaux, complètement "abstraits de leurs particularismes nationaux, de leur coutumes, de leur civilisation"⁴. Ils se ressemblent dans la mesure où ils ont tous le même langage, celui de l'homme conscient; le même domaine, celui de l'action; le même but, celui de la lutte contre le fascisme.

Outre les différentes nationalités, les révolutionnaires viennent de classes sociales diverses

4. Jean Carduner, La Création Romanesque Chez Malraux (Paris: Librairie A.-G. Nizet, 1968), p.55.

Quoique les lecteurs ne sachent presque rien de la vie privée de ces combattants, de ce qu'ils faisaient avant de participer à la guerre, nous savons que certains menaient autrefois une vie difficile tandis que certains autres appartenaient à la haute société. Le vieux Barca était cultivateur en Catalogne; le Négus, ouvrier des transports à Barcelone; Gonzales, mineur aux Asturies. Lors de la conversation avec Ximènès, nous savons que Puig comprend bien la misère parce qu'il était pauvre, alors que, au contraire, Vallado était un grand bourgeois. Quant aux révolutionnaires étrangers, nous savons très peu de leur vie d'autrefois: nous savons que Magnin travaillait dans une des compagnies françaises d'aviation dont il était chef; nous savons que le russe Sibirsky détestait la vie qu'il menait jadis en Sibérie. Au moment où vivent ensemble les révolutionnaires, lors de la guerre, dans cette communauté sans classe sociale, la propriété privée est sans signification car tous s'engagent pour améliorer les conditions de vie des misérables, sans aucun souci de profit individuel. Vallado est admirable dans la mesure où il refuse certains privilèges particuliers, choisit de lutter pour les pauvres et pour la renaissance de l'Espagne.

D'ailleurs, les révolutionnaires sont aussi des partisans de mouvements politiques différents: le protagoniste Magnin est socialiste; Manuel, Enrique, Ramos, Attignies sont communistes alors que le Négus,

Puig, Gonzales sont anarchistes. Bien que nous ne sachions pas à quel mouvement appartiennent certains autres, nous sommes sûrs qu'aucun révolutionnaire n'est réactionnaire. L'univers de l'Espoir, est celui de tous ceux qui sont absolument contre n'importe quel état politique dont le chef exerce toute autorité suivant la définition d'un régime dictatorial.

On a vu jusqu'ici que l'univers de l'Espoir, est ouvert aux révolutionnaires de nations et de classes et de partis différents. La fusion de tous ces hommes d'origines diverses sans classe et sans race est la base fondamentale pour l'action héroïque et fraternelle. Les révolutionnaires solidaires dans la volonté sont conscients de ce qu'ils font et de ce qu'ils veulent faire. Tous se ressemblent sur d'autres points encore et nous allons les étudier maintenant, pour voir comment l'univers des héros combattifs est différent de celui du misérable peuple espagnol.

Comme on le sait, l'Espoir, est manichéen car il n'y a pas de bons fascistes dans les yeux des révolutionnaires dans le camp républicain; tous les fascistes sont considérés comme vicieux. Dans l'univers combattif des héros, il n'y a que les meilleurs. De plus, les espagnols qui soutiennent l'armée franquiste au lieu du gouvernement de leur propre pays ne peuvent être que des "salauds",

selon le journaliste américain Shade, et le sculpteur Lopez. Prenons alors un exemple:

"N'oublie pas que j'étais à Burgos avant-hier, dit shade. Et c'était pareil, hélas! c'était pareil. . . Les pauvres idiots fraternisent avec les troupes. . ."

"Dis donc, tortue: ici ce sont les troupes qui fraternisent avec les pauvres idiots, répond Lopez"⁵

Les hommes des troupes franquistes sont jugés violemment par ces deux révolutionnaires comme ceux de l'autre espèce. Et il est vrai que les révolutionnaire, refusent des hommes inconscients, car ceux-ci vont pourrir l'armée, tandis que les meilleurs, seuls, sont capables de faire la nouvelle Espagne.

Alors qu'on voit qu'il n'y a pas d'imbéciles et de salauds à l'intérieur de l'univers combatif, on distingue également qu'il y a beaucoup d'intellectuels, d'amateurs d'art et de spécialistes dans l'Espoir. Aussi est-il très exact de dire que c'est le centre des hommes de qualités.

De nombreux révolutionnaires dans l'Espoir, ne sont pas des combattants quelconques mais surtout des

5. Ibid., p.52

intellectuels. Garcia est "un des meilleurs ethnologues espagnols,"⁶ le seul qui soit respecté par tous, même par un homme dur comme le Négus, le seul qui soit toujours au centre de la conversation. L'aviateur anglais "captain House", blessé dans sa première sortie lors du combat contre les avions de guerre italiens, est "un petit platon en grec."⁷ Manuel est nommé lieutenant-colonel parce qu'il est intelligent. Il y a chez le responsable Magnin, patron de l'escadrille internationale, "dans le regard lorsqu'il retirait ses lunettes, dans les gestes, dans le sourire, la marque complexe de l'intellectuel."⁸ Malraux esquisse quelques traits frappants de Magnin qui marquent alors son intelligence. Nous remarquons ainsi régulièrement dans l'Espoir que beaucoup de révolutionnaires ne sont pas simplement des combattants mais des savants alors que beaucoup d'autres sont loins d'être ignorants. C'est dans la parole du vieux vigneron Barca, gravement blessé, que Malraux insère les idées très dignes de la fraternité dont nous parlerons plus tard.

D'ailleurs, il paraît remarquable que maints personnages soient des artistes ou des amateurs d'art. Guernico, ami intime de Garcia, est un écrivain espagnol,

⁶ Ibid., p. 98.

⁷ Ibid., p. 58.

⁸ Ibid., p. 116.

et Golovkin, un journaliste russe. Scali est historien d'art, comme le père de Jaime, le vieux Alvear. Shade est un journaliste autant qu'amateur d'art tandis que son camarade Lopez, est un sculpteur. Dans l'Espoir, les révolutionnaires ressentent le besoin de protéger les oeuvres d'art de la destruction. Même l'anarchiste Puig, lui, qui n'aime que les hommes durs, sent qu'il est nécessaire de sauvegarder les oeuvres artistiques de l'Espagne: "des églises (. . .) qu'elles brûlent, c'est bien. Sauf pour les oeuvres d'art, faut les regarder pour le peuple." ⁹ annonce-t-il lors de sa conversation avec Ximénès. Puig exprime sa volonté de créer car la protection de l'art en est un signe, même en supprimant l'église. Selon Puig, pour créer, c'est-à-dire, pour construire une nouvelle société, il faut d'abord détruire tout ce qui mène à la déchéance: l'église catholique est pour lui le centre de tout injustice sociale. Et plus loin, c'est grâce à la protection de Lopez qu'aucun tableau de Greco et de Goya n'est détruit pendant le combat affreux de Tolède. A la fin du roman, un milicien explique à Manuel sa volonté pour que toutes les églises catholiques, au moment où la guerre sera gagnée soient transformées en théâtres. Les révolutionnaires manifestent la volonté de préserver

9. Ibid., p.39

de la destruction les oeuvres d'art, témoignages de l'immortalité.



Aussi, les spécialistes sont-ils nombreux. Enrique est "un des meilleurs organisateurs de l'armée populaire espagnole"¹⁰ tandis que Marcelino, tué dans le combat de Tolède est "le meilleur bombardier de l'escadrille nationale."¹¹ La valeur technique de Sibirsky, combattant russe est incontestable. Tous possèdent alors de grandes qualités et chacun d'eux agit du mieux possible pour la stabilité de l'Espagne.

Nous pouvons résumer en conclusion que dans l'univers combatif des héros, il n'y a pas de place pour l'humble. L'univers n'est réduit qu'aux hommes de qualité comme si tous ceux qui participaient à la guerre possédaient de dignes personnalités. Malraux veut suggérer la valeur positive de l'homme tout en souhaitant construire une meilleure vie. Pour atteindre ce but, l'action est le seul moyen valable. C'est ainsi que les personnages de l'Espoir sont toujours en mouvement. Et pour vaincre l'armée franquiste, pour détruire la dictature même, ce n'est pas seulement l'action efficace qui compte mais aussi la fraternité. La fraternité n'est pas

10. Ibid., p.157.

11. Ibid., p.145.

seulement un but en soi même, elle permettra certainement la dignité et la justice sociale vis à vis de la masse populaire; mais la fraternité, étant aussi moyen, pourra stimuler les masses à lutter efficacement contre l'armée franquiste. Dans la société combative où vivent les révolutionnaires cosmopolites, il n'y a que solidarité dans la volonté au début de la guerre, c'est-à-dire dans certaines premières scènes de l'Espoir. C'est le moment où les révolutionnaires viennent de s'introduire dans le monde combatif et ces héros n'ont en commun que la volonté de lutter. Ils ne se lient en fait que par la volonté, non pas par amour. A dire vrai, cette solidarité est la base fondamentale d'une fraternité plus élevée. D'ailleurs, c'est exact qu'ils veulent que s'améliorent les conditions de vie des exploités, et en particulier des ouvriers et des paysans misérables. Cependant, le monde des héros combattifs se sépare du monde de peuple espagnol en ce que les révolutionnaires ont, parmi eux, le même langage, non seulement celui des hommes d'action mais aussi celui d'intellectuels. Ces réflexions sur le problème de la guerre sont toujours menées par des "sages", par exemple, celles entre Puig et Ximénès, Hernandez et Moreno, Magnin et Enrique, Guernico et Garcia, Scali et Alvear. Ils sont alors en communication avec leurs semblables mais ils veulent également être plus proches du peuple espagnol. Et nous verrons plus

comme par "un chœur constant et fraternel"¹²
 D'ailleurs, les sirènes de Barcelone qui emplissent
 les rues toutes entières, "d'appareillage d'une flotte
 en révolte",¹³ sont une réponse des ouvriers à la
 guerre. Ce salut commun au début de la guerre révèle
 que la foule, comme les héros, est contre l'injustice
 sociale ; pour les misérables, cette guerre semble
 "une immense libération."¹⁴

Le peuple espagnol est magnifique dans la
 mesure où il est enthousiaste, conscient même de sa
 condition humaine. Cependant, la foule paraît
 inefficace : les républicains, surtout ceux qui sont
 organisés en milices, qui ne connaissent pas la
 guerre, ne peuvent pas résister fortement contre
 les soldats fascistes. Ces révolutionnaires, de
 temps en temps, essaient sans succès d'organiser la foule
 dispersée. Croyant que le peuple ne peut pas discerner
 lucidement la situation, Garcia, lorsqu' il apprend que
 les fascistes massacrent les populations civiles, doit se
 taire pour empêcher la vengeance de la foule, pour arrêter
 "la première marche vers la bestialité."¹⁵

D'autre part, les femmes sont présentes, dispersées

¹² Ibid., p. 49.

¹³ Ibid., p. 26.

¹⁴ Ibid., p. 17.

¹⁵ Ibid., p. 300.

dans cet univers du peuple espagnol. Elles ne sont pas ignorantes ; au contraire, elles comprennent que cette guerre est la guerre de tout le peuple d'Espagne et aussi leur guerre. Les femmes de l'Espoir prennent aussi conscience de la nécessité d'améliorer la condition de vie des misérables.

L'univers de l'Espoir, on le sait, est l'univers des révolutionnaires en lutte, celui des hommes qui ne s'intéressent qu'aux actes virils. Il n'y a pas de place pour les relations amoureuses entre l'homme et la femme; il s'agit plutôt de l'amour pour l'humanité. La place consacrée aux femmes n'est pas tout à fait nulle, mais presque inexistante tout de même. Il est incroyable qu'aucune femme ne porte de nom ; cela nous porte à croire qu'elles ont un rôle très mince dans le monde de la guerre et de l'activité virile comme si les tâches dans la révolution ne pouvaient être faites que par des mains d'homme. Ces femmes, comme les enfants, sont mis dans le groupe des non-combattants ; les héros combattifs ne croient pas que les femmes soient capables de lutter dans une bataille dure et dangereuse. Ces miliciennes, même si elles entrent volontairement dans l'armée, ne sont jamais envoyées dans les batailles sanglantes; elles ne peuvent qu'"affaiblir les nerfs des hommes."¹⁶

¹⁶. Ibid., p. 91.

tard les raisons pour lesquelles les héros combattifs ressentent ce besoin de fraternité. Mais avant tout, il nous paraît nécessaire d'évoquer l'univers de la masse populaire pour voir son rôle joué dans cette guerre.

Ce monde du peuple espagnol, grand et vivant, est celui de milliers d'hommes et en particulier de paysans et ouvriers parmi les plus misérables, organisés en milices, qui manifestent la volonté de sauver l'Espagne. Comme les femmes sont dispersées dans cet univers, il s'agira de les étudier plus particulièrement après avoir évoqué la masse populaire, pour voir ce qu'elles font dans cet univers combatif.

Le peuple espagnol, dès le premier chapitre du livre, sent qu'il lui faut faire quelque chose sur la terre d'Espagne. C'est ainsi que la cohue de paysans, d'employés, de petits bourgeois, d'ouvriers de tous les misérables, cette unanimité d'un peuple en bataille est dans les rues, dans les quartiers pauvres et dans le pays tout entier. C'est par le salut commun de la foule que commence l'Espoir; cette atmosphère fraternelle suggère l'enthousiasme et la volonté des républicains pour lutter. A Madrid, la première nuit de guerre, celle du 18 juillet 1936, il y a partout les poings levés et les "salud"; deux jours plus tard, le peuple semble s'unir par ce cri

Le rôle joué est complètement différent de celui des hommes. Quoiqu'elles ne puissent pas être combattantes, elles font ce qu'elles peuvent : la jeune milicienne apporte des repas aux révolutionnaires; la petite infirmière, dévouée et responsable, s'occupe des blessés de guerre de l'hôpital; la mère, s'inquiétant de son fils gravement blessé, ne peut que l'embrasser c'est la seule chose qu'elle puisse faire à ce moment là; aussi de nombreuses femmes offrent-elles leur sang pour les transfusions. Le rôle des femmes paraît mince dans cet univers immense et dangereux mais elles manifestent surtout la volonté d'aider, même indirectement, la République espagnole. La femme du capitaine Mercery pense que l'homme ne peut pas tolérer l'indignité qui règne sur la terre espagnole; elle souhaite que tout homme soit au service de l'Espagne pour effacer l'injustice. D'ailleurs, la légende de la Pasionaria suffit à nous faire croire que la guerre est aussi la guerre des femmes; elles sont toutes conscientes bien que personne ne soit une combattante:

Shade avait vu la Pasionaria, noire, austère, veuve de tous les tués des Asturies, conduire dans une procession grave et farouche, sous des banderoles rouges qui portaient sa phrase fameuse : " Il vaut mieux être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche", vingt mille femmes qui, en réponse à une autre longue

phrase indistincte, scandaient le même" no
passaran.¹⁷

D'autre part, comme le monde de l'Espoir est celui de l'action et de la guerre, beaucoup de révolutionnaires n'ont pas de femmes et de familles. Certains autres, tels Hernandez, Mercery, Guernico ont leurs familles; mais pour lutter, il leur faut vivre dans une communion sans femmes et enfants et se sentir ainsi libres de toute responsabilité familiale. Pour lutter efficacement, les révolutionnaires doivent participer à la vie communautaire, passer alors leurs temps à ne penser, qu'aux problèmes de la guerre. La présence de la femme et des enfants dans le monde atroce de la guerre paraît, pour les révolutionnaires nuisible et, peut-être, fatale. L'exemple existe avec le cas de Guernico : celui-ci trouve qu'il est difficile de rester à Madrid lorsque sa femme et ses enfants s'y trouvent. Sa femme veut rester avec lui où qu'il soit. Guernico, lui, croyant qu'il ne peut pas se battre si elle reste avec lui, pense qu'il faut qu'elle parte. Vivre séparément de son mari est douloureux pour elle; elle pourra quand même le supporter. Par contre, si elle reste à Madrid avec lui, non seulement Guernico ne pourra pas lutter contre les ennemis mais il sera peut-être tué. Il faut que, pour lutter, Guernico se sente affranchi de la famille. Sa décision de rester à Madrid est facilement prise avec l'absence de sa famille :

¹⁷ Ibid., p. 380.

"La plus difficile, dit Guernico, c'est cette question de la femme et des enfants. J'ai quand même une chance : ils ne sont pas là."¹⁸

Les révolutionnaires ressentent alors la nécessité de refuser la présence des femmes dans le monde de l'action. Ce vieux Barca, lors qu'une milicienne apporte pour les révolutionnaires des provisions, lui dit brusquement : "c'est point un endroit pour toi"¹⁹ Pour Manuel, les miliciennes ne peuvent que combattre passivement. Cependant, refuser n'est pas détester; dénier ne signifie pas dédaigner. Ces révolutionnaires ne sont pas du tout misogynes ; dans l'ensemble, ils éprouvent des sentiments positifs pour elles. Garcia, au moment où il réfléchit sur les attentats à Madrid, menés par les fascistes, éprouve de la pitié pour les femmes tuées; elles deviennent, comme beau-coup d'autres, des victimes de cette guerre sanglante. Manuel partage la douleur d'une mère d'un aviateur blessé, sentant la tristesse baignent l'hôpital, "royaume éternel de la blessure, établi là hors du temps et du monde."²⁰ Hernandez, lui, éprouve de l'amitié pour la milicienne bossue qui lui apporte une lettre. L'émotion de la tendresse telle l'amour pour les enfants et la sympathie pour les femmes est présente chez les

¹⁸ Ibid., p. 310.

¹⁹ Ibid., p. 65.

²⁰ Ibid., p. 93.

révolutionnaires, à côté de l'atrocité de la guerre tragique.

Selon l'auteur lui-même, pour exprimer le monde de l'action et de l'activité virile, pour révéler l'horreur infranchissable de la guerre, la présence des femmes n'est pas nécessaire, comme le dit ainsi Malraux :

Le sujet de mes livres ne prêtait peut être pas à la présence féminine. Je pense à l'Espoir. Je peux répondre que la femme est pour moi un être si différent - je parle de différence, non d'infériorité - que je n'arrive pas à imaginer un personnage féminin.²¹

Dans l'Espoir, la place consacrée aux femmes est trop mince pour accepter si facilement cette hypothèse. Mais, par le fait que l'auteur compare les mercenaires aviateurs à des femmes "unies dans la maternité"²² ; cela suffit à faire penser que Malraux ne méprise pas les femmes. Ces révolutionnaires trouvent la fraternité dans l'action combative parmi les compagnons en lutte alors que les femmes peuvent la trouver dans la chaleur maternelle, parmi les leurs. Aussi, cette comparaison suggère-t-elle

²¹ Guillard, L'Espoir, p. 60.

²² Malraux, L'Espoir, p. 76.

différence complète entre l'homme et la femme. Aucune femme de l'Espoir ne ressemble à un homme, toujours obsédé par l'activité virile; elle a ses contacts avec la réalité quotidienne : la cuisine, la maternité. Aussi la maternité est-elle gracieuse et émouvante : la mère d'un aviateur blessé, sensible à la douleur de son fils, est incapable de faire autre chose que de l'embrasser ; et surtout la mère au sommet du tragique, celle que Garcia connaît "le geste terrifiant par quoi une mère protège ce qui reste de son enfant."²³ Ces mères sont dignes de sympathie, surtout lorsque leurs enfants meurent. Ce dernier exemple révèle que non seulement Malraux ne la méprise pas mais aussi qu'il sait l'évoquer d'une manière admirable; et voici la femme qui suit le groupe des aviateurs blessés dans la scène célèbre de la descente de la montagne de Valdelinares à Linares:

Depuis quelques minutes, elle (la paysanne) suivait la civière, avec le désir brouillon d'être utile, mais aussi avec une tendresse délicate et précise de gestes, une façon de caler les épaules chaque fois que les porteurs, dans une descente très raide, devaient assurer leurs pieds, où Magnin reconnaissait l'éternelle maternité.²⁴

En conclusion, l'univers des personnages de

²³ Ibid., p. 368.

²⁴ Ibid., p. 469.

l'Espoir est celui d'hommes misérables dans la lutte contre des servitudes communes. Unis par la même cause, ils sont tous persuadés qu'ils ne peuvent pas restés neutres devant la guerre menaçante. Le peuple d'Espagne entre en bataille pour sa libération contre les mêmes esclavages et il s'agit d'étudier ces servitudes qui stimulent les révolutionnaires à ressentir le besoin de fraternité pour lutter en faveur des masses collectives.

2.2. LE BESOIN DE FRATERNITE DES REVOLUTIONNAIRES FACE AUX MEMES SERVITUDES.

Comme on le sait, chaque révolutionnaire, républicain et international, sait qu'il y a quelque chose à faire sur le sol d'Espagne, et par conséquent, aussi quelques chose à espérer. L'espoir naît de la fraternité et non pas le contraire. Pour que l'espoir soit élevé, la fraternité révolutionnaire est efficace : elle encourage les combattants à agir courageusement pour améliorer leur condition; elle est aussi indispensable à la résistance des masses et à leur succès même.

"Ecoute, Manuel (. . .) le contraire de ça l'humiliation, c'est pas l'égalité (...) parce que, le contraire d'être vexé, c'est la fraternité."²⁵ C'est le vieux vigneron Barca, gravement blessé, qui explique à

²⁵ Ibid., p. 469.

Manuel les raisons importantes de la résistance des républicains contre les généraux rebelles, contre tout ce qui est vexation. Cette phrase de Barca nous révèle que la communion fraternelle est plus profonde qu'une simple réunion sociale, car la fraternité permettra aux révolutionnaires, égaux dans cette union sans classe, de s'unir entre eux pour lutter contre toute humiliation.

La raison urgente pour laquelle les combattants du côté gouvernemental prennent les armes, sachant tous qu'ils pourraient mourir, est de déraciner l'humiliation créée par Franco et ses hommes avec des valeurs raciales et dictatoriales du fascisme. Notre tâche n'est pas d'étudier en détail les caractéristiques fascistes, ni de comparer le régime franquiste avec celui de Mussolini, mais d'accentuer en particulier les caractéristiques du fascisme qui apparaissent dans l'Espoir et que détestent alors les révolutionnaires.

Par nature, le fascisme est totalitaire : tous les pouvoirs sont aux mains d'un chef tout puissant; celui-ci est responsable de toutes les activités sociales. Le régime est en fait la dictature personnelle du chef, ayant seul tout le pouvoir de décider et aussi de commander. Au cours de la conversation de Garcia et du docteur Neubourg, chef d'une des missions de la Croix - Rouge, ils mentionnent un personnage réel, Miguel de Unamuno; celui-ci est contre la centralisation du pouvoir par la force et il voit cette

centralisation avec le fascisme en cette période de guerre.

Tous deviennent ainsi esclaves. Ramos raconte ce qui passe sur le coup dans chaque région prise par Franco: "Dans chaque région qu'a pris Franco, tout devient plus esclave : non seulement les nôtres, ça va de soi, mais les gosses qu'on remet chez les curés, les femmes qu'on remet a la cuisine."²⁶ Elevés dans une société injuste, tous sont soumis à l'ordre militaire. Ils sont sévèrement contrôlés et ne peuvent rien faire, excepté croire et obéir. Les révolutionnaires de l'Espoir croient que beaucoup d'otages républicains, pris par les fascistes, sont traités féroce-ment. Et pour cela, ils font beaucoup d'efforts pour faire sortir les otages, du moins les enfants : un prêtre est ainsi envoyé pour l'armistice, mais Moscarde, colonel fasciste de l'Alcazar, refuse de libérer les femmes et les enfants. Quelques soldats et une femme, otages de l'Alcazar, qui parviennent enfin à s'en échapper, racontent qu'il n'y a que la souffrance dans cet Alcazar plein de torture. Un des soldats capturé raconte à Lopez l'enfer terrestre de ces otages, ou les fascistes tuent tout le monde :

Alors, vous comprenez, quand c'est des nôtres, c'est près des écuries, là où on nous avait bouclés. Les leurs (les fascistes), c'est pas là. Là, c'est terrible à cause de l'odeur : dans le manège, y a une trentaine de morts, enterrés à

²⁶ Ibid., p. 91.

fleur de terre, plus les carcasses, mal raclées des chevaux. Ça, c'est terrible. Les cadavres, c'est ceux qu'ont voulu se rendre. Alors, nous, vous vous rendez compte, entre ceux là sous nos pieds, et ceux qui ont mis les draps dans la cour devant l'écurie où on était, quand l'avion est venu. Il nous embetait, l'avion, parce quand même il nous tirait dessus (. . .) Mais alors, quand l'avion est parti, des milrailleuses ont commencé à tourner. On a vu les copains dégringoler, ici, là sur leurs draps, n'importe où."²⁷

Par l'intimidation et par la violence, les fascistes traitent durement leurs otages car ils croient que les hommes qui ne sont pas les leurs appartiennent à des races différentes, dignes de mépris, et ils veulent les éliminer. Tous les fascistes, comme les nazis d'Allemagne sont ainsi racistes : l'adversaire humain chez eux, est l'homme, celui de l'autre race. D'ailleurs, le régime fasciste enseigne sans cesse au peuple à se soumettre devant toute autorité officielle; et c'est pour cela que Scali, un de officiers de l'Aviation Internationale, a quitté l'Italie, son pays natal, pour lutter pour les pauvres misérables espagnols. Aussi, Manuel explique -t-il à Alba, milicien soupçonné

²⁷ Ibid., p. 151-2.

d'être un espion fasciste, la différence entre les révolutionnaires de son côté et les fascistes rebelles:

Ce dont rêvent les trois quarts de nos fascistes espagnols, ce n'est pas d'autorité c'est de bon plaisir. Et puis les fascistes, au fond, croient toujours à la race de celui qui commande. Tout fasciste commande de droit divin. C'est pour ça que la question de faire confiance ne se pose pas pour lui comme pour nous.^{2e}

La valeur raciste et la dictature mènent, par conséquent, à l'élimination des opposants. Dans ce but, les fascistes, pour assurer la grandeur, croient que la guerre est une des manifestations pour abattre leurs adversaires. Ce qui est vrai dans le cas de l'Espagne, c'est que les fascistes commencent la guerre et non pas les républicains. L'invasion de l'Espagne par les troupes franquistes conduit très vite le pays à la guerre et à la violence inévitable.

L'attitude hostile au fascisme des personnages paraît évidente. Non seulement ils sont contre les valeurs raciales et dictatoriales du fascisme mais les révolutionnaires sont tous conscients de l'hypocrisie des rebelles. Manuel interroge trois fascistes qui surgissent inopinément dans un village républicain malgardé et ils croient que ce village appartient aux nationalistes. Deux

^{2e} Ibid., p. 168.

essaient de mentir à Manuel en disant qu'ils croient que ce village est aux fascistes et ils veulent le traverser pour rejoindre les républicains. Et plus loin, Scali interroge un aviateur fasciste, contusionné en tombant de son avion; celui-ci lui dit qu'il a été abattu par un avion russe, mais Scali sait bien qu'il n'y a pas du tout d'avions russe en Espagne a ce moment là de la guerre. Ces deux récits mensongers suggèrent l'hypocrisie des ennemis, que détestent les personnages de l'Espoir.

D'ailleurs, la scène clef montrant la haine mortelle au fascisme est celle de l'exécution de trois fascistes capturés. Ils sont fusillés dans une rue et leur corps sont mouillés partout par leur propre sang. Un jeune paysan républicain qui passe les approche et commence à se servir du sang des corps tués pour écrire sur le mur: " MEURE LE FASCISME". Manuel, arrivant sur la place de l'exécution, peu après la fusillade, regarde ce paysan écrire, distingue que l'inscription est encore rouge. Cette scène est importante non seulement parce qu'elle montre clairement l'attitude hostile au fascisme mais aussi qu'elle provoque chez Manuel un changement profond:

"Peut - être, quelque chose a changé en moi, et pour le restant de ma vie, dit Manuel à Ramos; mais ca ne vient pas de l'attaque de la batterie, avant - hier ; c'est né aujourd'hui, quand j'ai vu le type écrire sur le mur avec le sang du fascisme tué. Je ne me sentais pas plus



responsable en donnant des instructions dans l'olivieraie qu'en conduisant le camion, ou autrefois la bagnole à ski (. . .), Mais devant le type hagard qui écrit sur le mur, là, j'ai senti que nous étions responsables"²⁰

Devant le garçon qui écrit avec le sang des fascistes, nous sommes en présence d'un Manuel vraiment responsable et sérieux. L'importance de cette scène paraît nette : elle suggère que, pour participer à la révolution, Manuel doit avoir ses responsabilités non seulement envers lui-même, mais aussi et surtout envers les autres

Par là, on peut résumer en conclusion que la fraternité naît de cette servitude commune, dont l'humiliation exercée par le fascisme est le signe visible. La première tâche des révolutionnaires de l'Espoir, c'est de répudier les fascistes et tout ce qui représente le fascisme de la terre espagnole. La fraternité n'apparaît pas si les hommes ne partagent pas les mêmes sentiments. Malraux semble toujours se rendre compte que la fraternité humaine est impossible entre les antagonistes politiques, et dans ce cas-ci, entre les anti - fascistes et les dictateurs. Le chemin de la fraternité va devenir vivant, car le fascisme n'est pas la seule chose que les révolutionnaires veulent détruire, mais ils sont aussi contre le vieux monde hiérarchique de l'Espagne.

²⁰ Ibid., p.90

"Le besoin de la fraternité contre la passion de l'hierarchie, c'est une opposition très sérieuse dans ce pays, et peut-être dans quelques autres . . . ; dit Garcia à Manuel."³⁰ Centre de la différence, l'Espagne est le pays d'une opposition sérieuse entre les classes sociales. Croyant que la structure sociale hiérarchique cause le malheur des opprimés, les révolutionnaires de l'Espoir sont contre les hautes classes espagnoles et la hiérarchie ecclésiastique.

Les hautes classes d'Espagne contre qui sont les révolutionnaires, comportent tous ceux qui possèdent des propriétés financières et qui ne pensent qu'à leurs intérêts; ils mènent alors leur vie pour leur plaisir personnel, par exemple., les riches, les aristocrates, et les grands bourgeois. "Beaucoup d'aristocrates espagnols aimait plus leurs chasses que leurs tableaux ; et s'ils conservaient leurs Goya, ils leurs mêlaient volontiers leurs trophées",³¹ pense ainsi le sculpteur Lopez. Pour lui, comme pour tant de révolutionnaires, les hommes des hautes classes sont superficiels, égoïstes même. Ils soutiennent donc les franquistes, croyant que le régime fasciste de Franco va maintenir la société hiérarchique. Dans cette société, le profond fossé s'élargit entre les aristocrates et les opprimés de l'Espagne. Aussi, les grands bourgeois

³⁰ Ibid., p. 206.

³¹ Ibid., p. 365.

capitalistes, possesseurs de l'Espagne, existent-ils dans ce monde hiérarchique dans la mesure où l'argent, pour eux, est la valeur essentielle. Nous savons, dès le début de la guerre, que Manuel travaillait autrefois dans des studios de cinéma et qu'il veut échapper à la bourgeoisie. Et plus loin, nous savons que Sembrano pense que les grands bourgeois ne possèdent que beaucoup d'argent mais, en fait, ne sont pas capables de bien faire marcher leurs entreprises. Nous savons que Jaime Alvear et tant de techniciens de gauche, comme ce que pense Sembrano, préfèrent travailler pour la collectivité que pour les propriétaires. Pour eux, les possesseurs sont égoïstes, car ils ne pensent toujours qu'aux profits individuels. C'est la passion de la hiérarchie car ceux-ci veulent rester supérieurs dans la société.

Les riches, au lieu de ressentir de la sympathie pour les pauvres misérables, les méprisent. Il faut citer les phrases du vieux vigneron Barca, avec sa conclusion fameuse :

J'avais t'dire un souvenir, dit Barca à Manuel.
 P'être que tu le trouves pas sérieux, p'être si.
 Quand j'étais encore cultivateur, avant que
 j'aïlle à Perpignan, le marquis est venu chez
 nous. Il parlait avec des gens à lui. Il parlait
 des nôtres. Et il a dit ça je te répète mot par
 mot." Voyez ce que c'est que ces-gens là : Ils
 preferent l'humanité à leur famille!" Méprisant,

qu'il était. J'aurais pas pu discuter, sur le moment, mais j'ai réfléchi cette fois là aussi. J'ai compris ça : quand, nous, on veut faire quelque chose pour l'humanité, c'est aussi pour notre famille. C'est la même chose.³²

Barca sait bien ce que veut dire l'humiliation. Ceux des hautes classes veulent que les pauvres les respectent mais Barca, lui, non seulement il ne veut pas les respecter mais surtout il ne veut pas que les hommes de la haute société le dédaignent. Aussi Shade, journaliste américain, explique-t-il au sculpteur Lopez sa tristesse de voir qu'à Burges, les femmes des hautes classes et les conservateurs méprisent les républicains : "Et dans les grands hôtels les comtesses en peau buvaient avec les paysans monarchistes, (. . .). Et ils crachaient quand ils entendaient des mots comme République ou Syndicat, tristes ballots . . .³³"

Alors que les riches mènent une vie luxueuse, les opprimés, eux, ne vivent quotidiennement qu'en subissant la souffrance. Voyant les misérables dispersés dans les quartiers pauvres, Shade comprend presque immédiatement ce que la révolution peut signifier pour eux: la pauvreté

32 Ibid., p. 98.

33 Ibid., pp. 52-3.

sera supprimée et la hiérarchie sera bouleversée par la révolution.

Le monde hiérarchique est le monde de l'autorité, celui qui est incapable de rendre justice aux exploités. Ce vieux monde est ennemi important de la fraternité car ceux de la haute société ne pensent qu'à la puissance individualiste et cet individualisme n'est autre que le culte de soi. En tant que révolutionnaires, les protagonistes désirent entre eux des relations horizontales et la fraternité commence à se manifester lors qu'ils renoncent au vieux monde de l'ordre hiérarchique dans lequel les échelles sociales paraissent si vivantes.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les hautes classes sociales contre lesquelles sont les révolutionnaires mais ils détestent aussi et en particulier la hiérarchie ecclésiastique espagnole. Pour comprendre pourquoi ils la haïssent, nous évoquerons tout d'abord les caractéristiques hiérarchiques de l'église catholique avant de parler de la déception des révolutionnaires vis à vis de l'église et des prêtres d'Espagne.

L'église et les prêtres catholiques, comme tous ceux des hautes classes, existent dans un monde fait d'une structure sociale hiérarchique car les prêtres soutiennent les riches et les seigneurs qui volent les pauvres misérables. Les prêtres, comme les aristocrates espagnols,

prennent alors parti pour les franquistes rebelles, croyant que le régime fasciste s'appuyera sur l'église catholique. D'ailleurs, l'église devient le lieu où s'accumule les propriétés : beaucoup de prêtres possèdent de l'argent en grande quantité et beaucoup d'églises sont construites en or; mais les pauvres, eux, ne subissent que la souffrance. Devant ces nombreuses injustices sociales : les prêtres n'enseignent sans cesse qu'aux pauvres misérables à se soumettre à la misère:

Voyons, mon colonel, dit Manuel à Ximénès lors de sa conversation devant une église incendiée, regardez ce pays, qu'est ce que l'Eglise en a fait d'autre qu'une espèce d'affreuse enfance? Qu'est ce qu'elle a fait de nos femmes? Et de notre peuple? Elle leur a enseigné deux choses :
à obéir et à dormir³⁴

L'église et les prêtres causent en effet une grande déception chez les révolutionnaires. Pour Manuel, comme pour les autres, accepter passivement la souffrance est intolérable. Les révolutionnaires croient qu'ils ne peuvent pas pardonner à l'église et les prêtres, qui, comme les fascistes, n'enseignent aux pauvres qu'à croire et à obéir. Ils ne veulent pas de la vie soumise à toutes les injustices et pensent alors que l'action fraternelle collective seule permet à l'homme de lutter pour l'avenir. Pour les héros

³⁴ Ibid., p. 175.

révolutionnaires, ceux qui écoutent ces sermons sont plus ignorants que ceux qui ne savent pas grand chose de la guerre. L'attitude hostile des révolutionnaires à l'égard de l'église et des prêtres catholiques est évidente et en particulier chez l'anarchiste Puig qui les déteste à l'extrême. Comme tous les anarchistes, ils croient que toute théologie, comme tout état politique, rend l'homme mauvais. L'homme est libre et il faut s'insurger contre tout ce qui représente l'autorité. On entend l'anarchiste Puig parler avec dégoût du clergé pendant la conversation avec Ximénès, catholique fervent de soixante ans :

Le clergé, écoutez : d'abord je n'aime pas les gens qui parlent et qui ne font rien. Je suis de l'autre race. Mais je suis aussi de la même, et c'est avec ça que je les déteste. On n'enseigne pas aux pauvres, on n'enseigne pas aux ouvriers à accepter la répression des Asturies. Et qu'ils le fassent au nom . . . au nom de l'amour, quoi ! c'est le plus dégoûtant (. . .) Des églises où on a approuvé les trente mille arrestations, les tortures et le reste, qu'elles brûlent, c'est bien (. . .) Et à propos des prêtres, je vous dirai une chose, que vous ne comprenez peut-être pas bien parce que vous n'avez pas été pauvre. Je hais un homme qui veut me pardonner d'avoir fait ce que j'ai fait de

mieux. Je ne veux pas qu'on me pardonne.³⁵

Puig se rappelle toujours de la très violente répression des Asturies en octobre 1934: à ce moment là, les prêtres soutenaient le gouvernement de droite pour exterminer, ou capturer les ouvriers et les paysans qui se soulevaient contre l'autorité gouvernementale. Pour Puig, ces prêtres-sont impardonnables d'avoir approuvé la répression qui a suivi l'insurrection des masses.

Dans l'Espagne, pays si religieux, la masse populaire espagnole ne désespère pas, en fait, de la religion; au contraire, elle la respecte; ce qu'elle hait, c'est seulement l'église et les prêtres catholiques qui ne s'intéressent pas vraiment à la misère du peuple. Au cours de sa conversation avec Garcia à Madrid, Guernico, écrivain catholique espagnol remarque:

J'attends plus pour mon Eglise de ce qui se passe maintenant ici, et même des sanctuaires brûlés de Catalogne, que des cent dernières années de la catholique Espagne, Garcia. Il y a vingt ans que je vois des prêtres exercer leur ministère, ici et en Andalousie; et bien en vingt ans, l'Espagne catholique, je ne l'ai jamais vue. J'ai vu des rites et, dans l'âme comme dans

³⁵ Ibid., pp. 38 - 9.



la campagne, un désert. . .

Guernico, quoiqu'il pense, comme les autres misérables catholiques, que les prêtres ne sont que des imposteurs, garde en lui l'espoir de voir des jours prochains où la religion chrétienne deviendra vivante.

Les héros révolutionnaires tels Garcia, Manuel, Magnin croient comme dit le journaliste Shade qu' "il y a plus de fraternité ici, dans la rue que dans n'importe quelle cathédrale, de l'autre côté"³⁷ Les grands révolutionnaires mettent la foi en l'homme au lieu de la foi en Dieu car la religion devient impuissante devant le problème de la guerre. La fraternité, pour eux, ne peut être trouvée au moment de la guerre que dans l'acte et toute action fraternelle, est certainement acte de charité.

³⁶ Ibid., p. 307.

³⁷ Ibid., p. 50.